

Changai, 4 février (*via Eastern*) : septième journée, tragique journée. Des nouvelles qui nous viennent tantôt de Washington, tantôt de Londres, nous apprennent que, dans ces villes, on entend dire que l'affaire va s'arranger. À Changai, si je ne me trompe, on n'entend que le canon.

À 6 heures du matin, il a réveillé chacun. Alors, ceux qui sont à Changai justement pour voir comment on s'y bat, ont quitté leur lit, ont fait couler leur bain. Vingt minutes après, ils sortaient de l'hôtel. Le froid piquait ; une brise passait la peau de vos joues au papier de verre. Ils prirent le Bund. Bientôt, ils traversaient le pont de fer. Puis ils furent dans Broadway. C'était là. Du palace au champ de bataille, un quart d'heure à pied. C'est tout de même épouvantable¹.

Ce récit de la prise de Shanghai par les Japonais en 1932, paru dans *Le Journal* du 5 février 1932 et signé par le plus emblématique des grands reporters français du xx^e siècle, Albert Londres, est révélateur des ambiguïtés du métier de correspondant de guerre et de la difficulté qu'il y a à en parler. Première ambiguïté, la présence au cœur de la mêlée, qui met le journaliste au plus près de l'événement, mais l'empêche parfois de prendre de la hauteur. Sur le terrain, « on n'entend que le bruit du canon », là où les directeurs de rédaction, les agenciers et les journalistes restés dans les locaux reçoivent des informations venues des états-majors et des diplomates, qui semblent en singulier décalage

1. Albert Londres, « Le canon tonne à Changai pour la possession de Chapei », *Le Journal*, 5 février 1932, reproduit dans *Mourir pour Shanghai* [1932], Paris, 10/18, 1984, p. 40.

avec ce qu’observe le reporter. Ce rapport direct d’une réalité perçue au plus près du combat est certes irremplaçable, mais on lui a reproché, dès la naissance du genre, son manque de distance par rapport à l’événement, son caractère passionnel, instantané¹. Plus généralement, dans le contexte guerrier où la maîtrise de l’information est une arme puissante, et potentiellement manipulable, le risque existe de passer « de correspondant de guerre à agent de propagande² ». Une question ancienne, largement liée sous la plume de Christian Delporte au contexte de la Première Guerre mondiale, mais réactivée par les débats autour de l’*embedding*, qui interroge les frontières entre information et communication, et le rôle des journalistes pour les discerner.

Autre ambiguïté soulevée par le texte d’Albert Londres, celle du positionnement de « ceux qui sont à Changai pour voir comment on s’y bat ». Hommes de terrain, observateurs, témoins, rapporteurs d’une réalité invisible de loin, mais sans doute aussi un peu voyeurs, avec une pointe de gêne dans cette traversée d’un quart d’heure depuis le palace jusqu’au champ de bataille. Au début de son livre de souvenirs *River of Time*, Jon Swain exprime le même étonnement face à la brutalité du passage entre le familier, symbolisé par son hôtel à Phnom Penh, et le front :

Le front était proche de Phnom Penh ; si près en réalité qu’en une demi-heure de voiture dans n’importe quelle direction, on arrivait au cœur du conflit. Les journalistes pouvaient sortir, inspirer une désagréable bouffée de cordite et revenir à l’Hôtel Royal pour le petit déjeuner dans la foulée. En réalité, il fallait moins de temps pour atteindre le front qu’il n’en faut à un Londonien pour se rendre à son travail aux heures de pointe³.

1. Voir à ce sujet F Naud, *Profession reporter*, Biarritz, Privilèges Atlantica, 2005, ouvrage tiré d’une thèse soutenue en 1996 à l’EHESS sous le titre « Des envoyés spéciaux aux grands reporters (1920-1930) ».

2. L’expression est de Ch. Delporte dans son article « Journalistes et correspondants de guerre », in S. Audoin-Rouzeau et J.-J. Becker (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre, 1914-1918. Histoire et culture*, Paris, Bayard, 2004, p. 722.

3. J. Swain, *River of Time* [1995], Londres, Vintage, 1998, p. 24.

C'est pourtant par ce passage vécu d'une réalité familière à l'horreur du champ de bataille que Jon Swain comme Albert Londres introduisent leurs lecteurs à une réalité largement incommunicable. Le témoignage vécu, que chacun des deux journalistes évite soigneusement de mettre à la première personne, joue ici le rôle de transition entre le connu et l'incompréhensible. C'est que l'usage du « je » n'est pas aisé pour le reporter de guerre, dont l'essentiel de l'apport est bien un regard singulier porté sur un conflit que ses lecteurs voient de loin sans mesurer souvent la brutale réalité du terrain, mais qui redoute de se mettre trop en avant. Ainsi, lorsqu'on l'interroge, au cours d'une série d'émissions consacrées au grand reportage diffusée sur France Inter, sur ce qui l'empêche de raconter à ses proches ses expériences de guerre, Jean-Pierre Perrin répond : « Le *je*, tout simplement¹. » Certes, le « nouveau journalisme » initié par Tom Wolfe en 1973² tend à renforcer le subjectivisme pour donner plus de chair au récit de guerre. Mais il y aurait sans doute quelque chose de déplacé à parler de soi, de ses angoisses, de ses motivations, et pourquoi pas d'une forme d'excitation, dans un contexte submergé par la souffrance des autres. Comme le dit le reporter de guerre Jean Hatzfeld :

Je suis agacé par le fait que, depuis quelques années, le reporter de guerre se met en scène. Il est devenu héros et sujet de l'histoire. Je trouve ça indécent. Le rôle du journaliste, c'est d'être un intermédiaire. Il ne doit pas sortir de ce rôle-là. Je trouve déplacé d'évoquer son traumatisme quand on vient de quitter un pays où les civils reçoivent des obus sur la tête. Moi aussi j'ai été traumatisé par le génocide Tutsi, parce que je ne m'attendais pas à être confronté un jour dans ma vie à un génocide. Mais face à ça, il faut avoir la décence de faire profil bas³.

1. Propos recueillis par G. de Montjou, « Témoin de passage », émission du mardi 12 juillet 2011.

2. T. Wolfe et E. W. Johnson, *The New Journalism*, New York, Harper & Row, 1973.

3. Propos recueillis par M. Belpois et H. Marzolf, *Télérama*, 2 octobre 2009.

Plus encore que la mise en scène, c'est l'héroïsation dont bénéficient nombre de reporters de guerre, par le cinéma, par les mobilisations politiques, médiatiques et citoyennes, qui contraste avec la modestie et l'authentique discrétion d'un personnage comme Jon Swain, lequel semblait presque gêné, parfois, de l'attention portée sur lui au cours des discussions qui ont donné naissance à ce livre. La mise en avant des correspondants de guerre, pour légitime qu'elle puisse paraître, et la mise en scène du journaliste au combat, rencontrent des réserves à l'intérieur même de la profession, où cette héroïsation est souvent perçue comme une forme d'indécence. Ainsi Robert Fisk, correspondant de guerre à l'*Independent*, écrit-il en 2012, en réponse aux réactions suscitées par le sort du photographe britannique Paul Conroy, blessé en Syrie alors qu'il couvrait les exactions de l'armée gouvernementale à Homs : « Nous sommes désormais si habitués aux exploits de ces trompe-la-mort que sont les versions hollywoodiennes des correspondants de "guerre" qu'ils sont, d'une certaine façon, devenus plus importants que les gens au sujet desquels ils témoignent¹. »

Pourtant, le choix de vie de ces reporters de guerre ne va pas sans attirer la curiosité sinon la fascination du public. Chacun aimerait mieux comprendre les motivations de ces civils qui se précipitent dans les lieux que tout le monde cherche à fuir, pour donner à voir ce que chacun sent devoir connaître sans être prêt à l'affronter. L'un des enjeux de ce livre est de permettre une meilleure connaissance de ces personnages si souvent lus et si mal connus. L'idée, certes, n'est pas nouvelle ; nombre de journalistes ont eux-mêmes réuni leurs souvenirs dans des livres, à commencer par ceux dont le témoignage est proposé ici : Jon Swain, Renaud Girard, Jean-Pierre Perrin et Pierre Barbancey. Des compilations de grands reportages ont souvent été publiées, accompagnées parfois de réflexions de qualité sur le métier de correspondant de guerre, son rôle social, son positionnement dans

1. R. Fisk, « Le correspondant de guerre n'est pas un héros », *The Independent*, reproduit et traduit dans *Courrier international*, n° 1115, 5 mars 2012.

le conflit¹. L'histoire enfin d'une communauté professionnelle, de sa genèse, de son ascension à l'intérieur du groupe des journalistes, a fait l'objet d'analyse universitaires et extra-universitaires² qui éclairent à la fois leur statut à part dans le métier et leur rôle social au sens plus large. L'objectif de ce livre est autre : à travers les échanges de quatre grands reporters, il s'agit de confronter les approches de journalistes de presse écrite à propos de leur propre pratique ; il s'agit également de les interroger sur leur rapport avec un phénomène qui a pris aujourd'hui une ampleur inédite, celui des volontaires internationaux, venus se battre à l'étranger pour défendre des idées, une cause, une religion³.

Dirigé par deux historiens, ce livre se présente donc comme le prolongement contemporain d'une réflexion historique sur un thème dont l'actualité ne peut manquer de frapper les esprits. Volontaires et reporters ont en effet en commun la défense d'une cause, celle de leurs idéaux pour les volontaires, celle de l'information pour les journalistes, et le choix d'être prêts à mettre leur vie en jeu dans ce but. Les frontières parfois mouvantes du volontariat, qui peuvent aussi conduire à s'interroger sur le statut des humanitaires, des voyageurs ou des mercenaires, permettent de voir dans l'engagement d'un journaliste sur un théâtre d'opérations armées une forme de volontariat à part entière. C'est donc à la fois comme volontaires, sans armes mais avec des idées non moins fortes à défendre, et comme observateurs et témoins du volontariat des autres, que les reporters s'insèrent dans une réflexion de long terme sur le volontariat militaire international et ses implications politiques.

1. S. Barillari (dir.), *La guerra a un passo. Grandi reportage da quarant'anni di guerra*, Milan, BUR Rizzoli, 2009.

2. F. Naud, *Profession reporter, op. cit.* Voir aussi l'approche plus large de Ch. Delporte, *Les Journalistes en France 1880-1950. Naissance et construction d'une profession*, Paris, Le Seuil, 1999. Et M. Martin, *Les Grands Reporters, les débuts du journalisme moderne*, Paris, Audibert, 2005.

3. La rencontre qui est ici transcrite avait été initialement conçue comme une table ronde du colloque « Se battre pour des idées dans le monde. Les volontaires armés internationaux et la politique, XVIII^e-XXI^e siècle » organisé les 12, 13 et 14 avril 2012 par le département d'Histoire de l'ENS et l'Institut Remarque de New York University en collaboration avec le musée de l'Armée.

Établir ainsi une continuité entre un discours scientifique sur le passé, celui de l'historien, et un discours engagé dans le présent, celui des journalistes, ne va pas sans poser un problème d'homogénéité. Le risque serait de chercher trop facilement la comparaison, et en particulier de questionner l'histoire à rebours en réduisant la réflexion sur le volontariat armé international à une recherche des racines des formes de volontariat que l'on observe aujourd'hui, par exemple, au Proche et au Moyen-Orient. C'est pourquoi ces échanges ont été publiés à part dans ce livre, pour permettre à de naturelles résonances de se faire entendre sans nier la spécificité des approches de chacun.